

Franco F onie

Verantwoordelijke uitgever / Éditeur responsable : Emmanuel Van de Putte, Centre d'étude des francophones en Flandre a.s.b.l. – v.z.w. Studiecentrum Franstaligen in Vlaanderen (CEFF-SFV), Rue Charles De Buckstraat, 5, 1040 BRUXELLES-BRUSSEL, info@ceff-sfv.be - www.ceff-sfv.be.

Redactie / Rédaction : Paul Dirx, Université de Lorraine, CLSH, Bd Albert I^{er} Roi des Belges, F-54000 NANCY.

Abonnementen / Abonnements : www.ceff-sfv.be.

*Paraît une fois par an / Verschijnt een maal per jaar.
ISSN 2032-3387.*

FrancoFonie

*Revue du Centre d'Étude des Francophones en Flandre
Tijdschrift van het Studiecentrum Franstaligen in Vlaanderen*

5

2015

**Franstaligen en trauma's
in Vlaanderen**

**Francophones et
traumatismes en Flandre**

SOMMAIRE / INHOUD

- Paul Dirkx *Editoriaal. Franstaligen in Vlaanderen en symbolisch geweld, 6*
Paul Dirkx *Éditorial. Francophones en Flandre et violence symbolique, 14*

DOSSIER / DOSSIER : Franstaligen en trauma's in Vlaanderen / Francophones et traumatismes en Flandre

- Sylvie Lausberg *Le rapport de la mémoire à la langue du point de vue de la psychanalyse et son impact sur la question des francophones en Flandre, 22*
Catherine Lanneau *L'action culturelle française à destination de la Flandre (1944-1958), 34*
Bambi Ceuppens *Hoe Voeren Vlaams werd, 56*

VARIA / VARIA : Maurice Maeterlinck

- Rainier Grutman *Maeterlinck et les langues de Flandre : attitudes et représentations, 94*
Marc Quaghebeur *Une langue évidente piégée dans sa limpidité même. Pour une relecture du Cahier bleu de Maeterlinck, 116*

FrancoFonie

Revue du Centre d'Étude des Francophones en Flandre
Tijdschrift van het Studiecentrum Franstaligen in Vlaanderen

VARIA

**MAETERLINCK
ET LES LANGUES DE FLANDRE :
ATTITUDES
ET REPRÉSENTATIONS**

Rainier GRUTMAN

Résumé

Cet article essaie de rendre la complexité des (dis)positions et attitudes sociolinguistiques des Flamands francophones de la fin du 19^e siècle, époque qui vit la reconnaissance officielle du néerlandais (en 1898) et donc le début de la Belgique comme État bilingue. Georges Eekhoud, Émile Verhaeren et Georges Rodenbach avaient alors 43 ou 44 ans. Maurice Maeterlinck, né en 1862, était au milieu de la trentaine, comme Cyriel Buysse et Charles van Lerberghe. C'est-à-dire qu'ils avaient tous atteint un âge auquel les opinions et préjugés en matière de langues sont habituellement déjà bien formés. Nous décrivons en particulier l'attitude linguistique de Maeterlinck telle quelle s'est développée dans son milieu familial, à l'école, puis en société, avant qu'il ne la formule en sa double qualité de citoyen belge et d'écrivain expatrié.

Samenvatting

Dit artikel probeert de complexiteit weer te geven van de sociolinguïstische standpunten en houdingen van Franstalige Vlamingen aan het eind van de 19^{de} eeuw, toen de officiële erkenning van het Nederlands (1898) het begin inluidde van België als tweetalige staat. Georges Eekhoud, Émile Verhaeren en Georges Rodenbach waren toen prille veertigers. Maurice Maeterlinck, geboren in 1862, was iets jonger, net zoals Cyriel Buysse en Charles van Lerberghe. Allen hadden ze een leeftijd bereikt waarop meningen en vooroordelen in taalaangelegenheden gewoonlijk al goed gevormd zijn. We zullen in het bijzonder stilstaan bij Maeterlincks taalhouding zoals die zich ontwikkelde in familieverband, op school en in de maatschappij, vooraleer hij ze formuleerde in zijn dubbele hoedanigheid van Belgisch staatsburger en uitgeweken schrijver.

Abstract

This essay attempts to convey the complexity of the sociolinguistic views and attitudes held by French-speaking Flemings at the end of 19th century, at a time when the official recognition of the Dutch language (1898) marked the beginning of Belgium as a bilingual state. Georges Eekhoud, Émile Verhaeren and Georges Rodenbach were in their early forties. Maurice Maeterlinck, born in 1862, was thirtysomething, like Cyriel Buysse and Charles van Lerberghe. They were all at an age when opinions and prejudices in matters regarding language are usually quite firmly established. We will dwell in particular on Maeterlinck's language attitude as it developed in his family environment, at school and in society, before he voiced his opinion both as a Belgian citizen and an expatriate writer.

Rainier Grutman est professeur titulaire au Département de français et à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

Pour citer cet article : Rainier Grutman, « Maeterlinck et les langues de Flandre : attitudes et représentations », *FrancoFonie 5 (2015)*. *Francophones et traumatismes en Flandre / Franstaligen en trauma's in Vlaanderen*, p. 94-115.

L'écolier

Nous sommes à Gand, ville du célèbre collège Sainte-Barbe qui a fourni tant d'écrivains à la Belgique : Émile Verhaeren (né en 1855) y est formé par les jésuites en même temps que Georges Rodenbach (1855), Maurice Maeterlinck (1862) et Grégoire Le Roy (1862) à l'époque de Charles Van Lerberghe (1861), puis Frédéric Van Ermengem (1881) – le futur Franz Hellens – à la toute fin du 19^e siècle. Aussi convient-il de commencer par évoquer le rôle important que joue l'école dans le développement à la fois de compétences et de ce qu'il est convenu d'appeler des « attitudes » linguistiques.

Le lien entre l'usage que l'on (ne) fait (pas) d'une langue et les représentations mentales (opinions, attitudes) que l'on a pu développer à son sujet est une des grandes découvertes de la sociolinguistique. Depuis les travaux pionniers d'André Martinet et d'Uriel Weinreich, travaux prolongés par de nombreuses enquêtes (celles de William Labov aux États-Unis, Wallace Lambert au Canada, Peter Trudgill au Royaume-Uni, Anne-Marie Houdebine en France, Dominique Lafontaine¹ en Belgique), il est devenu banal de constater que la pratique d'une variété linguistique se double d'une attitude

¹Dans le livre tiré de sa thèse, *Le parti pris des mots. Normes et attitudes linguistiques* (Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga, 1986), Dominique Lafontaine passe en revue la plupart des travaux qui ont précédé le sien.

(positive ou négative, mais rarement neutre) à l'égard de cette même variété. Le point de vue crée l'objet, en d'autres mots. Pour le sociologue Pierre Bourdieu, « la langue, le dialecte ou l'accent », loin d'être des réalités *a priori*, « sont l'objet de *représentations mentales*, c'est-à-dire d'actes de perception et d'appréciation, de connaissance et de reconnaissance¹ ». Et Henri Boyer d'enchaîner :

En fait, toute représentation linguistique implique une évaluation, donc un contenu normatif qui orienta la représentation soit dans le sens d'une valorisation, soit dans le sens d'une stigmatisation, c'est-à-dire d'une appréciation négative, d'un rejet et, s'agissant d'un individu ou d'un groupe, en fin de compte d'une discrimination².

Souvent, en effet, les attitudes à l'égard d'une variété de langue s'accompagnent ou se nourrissent de représentations mentales liées à l'image (positive ou négative, nuancée ou stéréotypée) que l'on se fait des gens qui la parlent, de ses locuteurs. En plus, ces étiquettes et décisions ne sont pas individuelles, mais reflètent un consensus social dans la communauté qui les encourage ou au contraire les stigmatise. L'attitude linguistique n'est donc ni individuelle ni innée, mais acquise dans un contexte social.

Si l'éveil aux réalités (socio-)linguistiques a d'abord lieu dans le cadre familial, l'école joue un rôle primordial dans l'acquisition de schémas de perception et d'aperception, de dispositions (socio-)linguistiques, tout particulièrement dans nos sociétés modernes où l'instruction est obligatoire. À l'école, la « langue légitime », pour parler avec Bourdieu, est à la fois un objet d'enseignement et le canal de transmission des connaissances. C'est pourquoi, toujours selon Bourdieu, « la sociologie du langage est logiquement indissociable d'une sociologie de l'éducation. En tant que marché linguistique strictement soumis aux verdicts des gardiens de la

¹Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 135-136, cité in Henri Boyer, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, 2001, p. 42.

²*Ibid.*

culture légitime, le marché scolaire est strictement dominé par les produits linguistiques de la classe dominante¹. »

Pour ceux qui la fréquentent (et peu importe de ce point de vue que ce fût longtemps une minorité), l'école fournit un accès privilégié aux moyens d'écriture ainsi qu'au patrimoine littéraire et, plus largement, culturel. Or, au 19^e siècle, la langue maternelle de la grande majorité des Flamands paraît déficitaire à ce double point de vue, comme instrument et comme objet symbolique : peu ou pas enseigné, « le flamand » n'était certainement pas valorisé. La Flandre se caractérisait alors par un large consensus quant au rapport hiérarchique (diglossique) entre le français de la vie publique et un code oral à usage restreint, réservé « pour les rapports avec les domestiques² ». Il n'avait guère sa place à l'école. Passe encore pour les écoles primaires situées à la campagne, qui pouvaient fonctionner dans la langue du peuple ; dans les villes toutefois, la première alphabétisation se faisait de préférence, voire exclusivement en français. Quant aux écoles « moyennes » (correspondant aux premières années du secondaire), elles étaient strictement francophones.

En 1864, le gouvernement belge, longtemps réfractaire à une telle mesure, décida d'adopter par arrêté royal l'orthographe dite « hollandaise » (celle de De Vries et Te Winkel) pour écrire la langue parlée par le peuple flamand. Cette reconnaissance de la continuité potentielle entre les deux aires linguistiques (la Flandre et les Pays-Bas) est un premier pas vers la mise au point d'un instrument de communication à part entière pouvant être transmis en tant que tel dans les écoles. On consent à introduire une heure *de* flamand-néerlandais par semaine en rhétorique ; mais il faudra encore attendre dix ans avant que ce cours ne se donne *en* flamand-néerlandais. Le projet libéral, inspiré par la victoire électorale de 1878, visant à aller plus loin et à progressivement flamandiser toutes les écoles de l'État n'a pu

¹Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 53.

²Maurice Maeterlinck, *Bulles bleues*, Monaco, Éditions du Rocher, 1948, p. 36. Dans *Le Cahier bleu* rédigé une soixantaine d'années plus tôt, Maeterlinck avait déjà évoqué cette division spatiale du travail discursif en situant les « Français dans le salon, les Allemands dans la forêt, les Anglais dans le jardin [et] les Flamands dans la maison » (*Le « Cahier bleu »*, édité par Joanne Wieland-Burston, in *Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck* [dorénavant : *AFMM*] 20 (1976), p. 7-185, p. 159).

aboutir, parce qu'il sous-estimait l'attachement des classes moyennes au bilinguisme dit « de promotion » : abolir le cursus français dans le réseau officiel équivalait à chasser la majorité des élèves dans les bras du clergé, pouvoir organisateur du réseau confessionnel (« libre » et donc non tenu de respecter la loi sur l'instruction publique). Dans les écoles catholiques¹, le « flamand » était parfois employé dans les cours d'anglais, d'allemand et de religion, mais ces quelques cours ne faisaient pas le poids par rapport aux cours donnés en français, les seuls qui comptaient du fait qu'ils donnaient accès aux études universitaires, exclusivement francophones.

Aussi était-il naturel et logique, pour les Flamands scolarisés avant 1883 (année de la loi sur la séparation linguistique des écoles de l'État) ou avant 1912 (dans le cas des écoles catholiques), d'écrire en français, langue dans laquelle ils avaient été initiés à l'écriture et au raisonnement abstrait, même s'ils ne la parlaient pas à la maison. On possède de nombreux témoignages à ce sujet, d'écrivains francophones comme Camille Lemonnier, Georges Eekhoud ou Émile Verhaeren, mais aussi d'auteurs ayant opté pour la langue du peuple, tels Albrecht Rodenbach (le cousin du poète Georges Rodenbach), Cyriel Buysse ou Karel van de Woestijne. Même pour un Guido Gezelle, que personne n'accusera de sentiments anti-flamands, le « flamand » était réservé à des secteurs bien circonscrits. Comme en témoigne l'extrait suivant tiré d'un article publié en 1885 dans *Le Muséon*, la savante revue d'études orientales de l'Université de Louvain, Gezelle s'accommodait fort bien de la répartition diglossique des deux langues en contact :

L'habitant des Flandres parle le flamand de ses Pères là où il lui convient de le parler, mais, quand son idiome natif ne lui suffit plus, dans ses rapports avec la société, il ne s'adresse nullement à un flamand de commande, à un néerlandais de haut parage, comme ses frères de Hollande; non, il parle tout simplement français. Autrefois, et dans le même cas, il aurait parlé le latin, l'italien, l'espagnol. Cette existence, en Flandre, de deux idiomes aussi disparates que le français et le flamand, loin d'être

¹Voir Lieve Gevers, « Het taalregime van het middelbaar onderwijs in de XIXe eeuw », *Historica Lovaniensis* 131 (1982), p. 303-319.

nuisible à la conservation de celui-ci, lui est, au contraire, favorable¹.

Selon lui, le véritable danger vient du néerlandais des Pays-Bas, dont le Brugeois Gezelle voit d'un très mauvais œil la promotion au détriment du flamand local (dans son cas, du ouest-flamand). Et de préciser un peu plus loin dans le même article : « En Flandre une langue officielle flamande, une langue à l'instar du néerlandais, qu'il est convenu d'appeler *het fatsoenlijk Hollandsch*, ne se parle pas et ne s'y parlera jamais². » Loin d'être un cas isolé, l'attitude « particulariste » de Gezelle fut à l'époque celle du clergé et d'une partie appréciable du parti catholique, favorables à la création d'une *scripta* (lexique, orthographe, morphosyntaxe) flamande différente pour mieux marquer la différence d'avec les Pays-Bas protestants. Ceux qui plaidaient en revanche pour une plus grande uniformisation linguistique, tel le libéral Paul Fredericq, professeur à l'Université de Gand et grand promoteur de l'enseignement du néerlandais, sont connus comme des « intégrationnistes³ ». Ils finiront par l'emporter sur les particularistes. L'arrêté royal de 1864 était un premier pas dans cette direction, bientôt suivi de l'adoption de la *Woordenlijst voor de spelling der Nederlandsche taal* des mêmes De Vries et Te Winkel, prototype de ce qui deviendra après la Seconde Guerre mondiale le fameux « livret vert » (*Groene boekje*), en attendant le très officiel traité d'Union linguistique (*Nederlandse Taalunie*), signé entre les royaumes de Belgique et des Pays-Bas en 1980.

Mais revenons à Maeterlinck. Issu de la grande⁴ bourgeoisie, il en partageait les idées et les représentations linguistiques. Dans les institutions

¹Cité in Roland Willems, « Gezelle en het West-Vlaamse taalparticularisme », Piet Couttenier (dir.), *Een eeuw Gezelle 1899-1999*, Louvain, Peeters, 2000, p. 63-74, p. 71.

²*Ibid.*

³Sur la distinction entre « particularistes » et « intégrationnistes », on pourra lire Roland Willems et René Haeseryn, « Taal », *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging* [dorénavant: *NEVB*], Tielt, Lannoo, 1998, p. 2931-2946. Le même débat existe aujourd'hui dans la communauté galicienne d'Espagne, où ceux qu'on appelle les « ré-intégrationnistes » entendent écrire le galicien avec l'orthographe portugaise, soulignant ainsi l'appartenance à la lusophonie, tandis que les « autonomistes » ou « isolationnistes » suivent les normes orthographiques, plus proches de celles du castillan, proposées par l'Instituto da lingua galega (et approuvées par la Real Academia Galega).

⁴Ses deux grands-pères, Bernard Louis Maeterlinck (1804-1877) et François Van den Bossche (1793-1861), payaient assez d'impôts, non seulement pour avoir le droit de voter aux élections générales mais même pour figurer sur la liste des éligibles au Sénat, sorte de

catholiques qu'il a fréquentées avant l'université, il n'a pas dû entendre beaucoup de flamand et en lire encore moins. D'une part, nous l'avons vu, ces institutions ne devaient être touchées par les lois linguistiques qu'au 20^e siècle ; d'autre part, il était né trop tôt. En 1883, date de la première loi régissant l'enseignement d'État, Maeterlinck avait déjà obtenu sa candidature en Philosophie et lettres et se préparait à passer ses premiers examens à la Faculté de droit de l'Université (toujours francophone unilingue) de Gand.

Ces détails ont leur importance, comme le montre la trajectoire d'un écrivain gantois de seize ans son cadet. Dans la famille de Karel van de Woestijne, né en 1878, on parlait français ; son propre père avait fréquenté le collège Sainte-Barbe. Or, à cause de sa santé fragile, le petit Karel reçut plutôt des cours privés à domicile de Pol(ydore) Anri, un instituteur d'origine ouvrière dont les sympathies allaient à la cause flamande et qui lui apprendra à lire et à écrire en néerlandais. Plus tard, van de Woestijne fera son cours moyen à l'Athénée Royal de Gand qui, de par son appartenance au réseau d'État, devait respecter la loi de 1883 et ménager une place au néerlandais. Van de Woestijne, pourtant parfaitement bilingue, fera donc carrière dans cette dernière langue pour devenir le principal représentant du symbolisme dans les lettres flamandes : tel est le poids de l'école dans la formation et la déformation linguistique.

On ne peut pas dire que le milieu familial de Maeterlinck ait encouragé ou même envisagé l'apprentissage du néerlandais : dans *Bulles bleues*, nous lisons que son père engageait comme gouvernantes des *Miss* anglaises et des *Fräulein* allemandes, mais jamais des *juffrouwen* flamandes ou néerlandaises. Ce milieu était pourtant moins unilingue qu'on ne l'a prétendu : tant Verhaeren que Maeterlinck, pour ne rien dire de Van de Woestijne, connaissaient un dialecte flamand avant d'aller à l'école et ils semblent tous trois en avoir gardé des rudiments tout au long de leur vie.

Chambre des Pairs et apanage des *happy few*. En 1892, à la veille de l'abolition du régime censitaire, il n'y avait que 551 « éligibles à cens complet » sur une population de près de 6.000.000 d'âmes, soit environ 1 sujet éligible sur 10.000 citoyens belges. Voir Jean Stengers (dir.), *Index des éligibles au Sénat (1831-1893)*, Bruxelles, Palais des Académies, 1975, p. 108-109, 332 et 439.

Au début du 20^e siècle, Verhaeren¹ s'en servait encore à l'occasion lorsqu'il rencontrait des gens de sa région natale. Quant à Maeterlinck, il confiait en 1891 à Jules Huret, venu l'interviewer pour sa vaste *Enquête sur l'évolution littéraire*, qu'en tant qu'avocat, il lui arrivait de plaider dans la langue de son pays : « De temps en temps, un pauvre paysan vient me demander de le défendre, et je plaide – en flamand². » L'auteur lui-même avait « un accent gantois [assez] prononcé³ » pour que Franz Hellens, qui l'avait fréquenté pendant la Première Guerre mondiale, ait pu se demander si c'était par affectation. Ce témoignage est confirmé en 1940 par l'Anversois Jan Albert Goris, entré en littérature sous le nom de plume de Marnix Gijzen : « *Maeterlinck sprak Frans met een duidelijk Gents accent, terwijl zijn vrouw [la Niçoise Renée Dahon] het mooiste Frans sprak, dat ik ooit uit de mond van een vrouw gehoord heb*⁴. » Commissaire délégué du gouvernement belge à l'Exposition universelle de New York, Goris était chargé d'accueillir Maeterlinck (qui avait fui la guerre en Europe). Pendant la visite du pavillon belge, devant une vitrine exposant la chanson médiévale de *Sire Halewijn*, il remarque avec surprise que son illustre invité est capable de la réciter dans le texte moyen-néerlandais. Interrogé sur sa connaissance de la littérature flamande, le prix Nobel répond qu'il n'a guère lu que les livres de son ami Cyriel Buysse⁵.

Le citoyen

¹Selon le témoignage de sa nièce, Marie Gevers, « Verhaeren à Saint-Amand », *Bulletin de l'Académie Royale de langue et littérature françaises de Belgique* (dorénavant : BARLLF), t. XXXIX, no 2, 1961, p. 127-132.

²Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891, p. 118.

³Franz Hellens, « Maeterlinck, poète gantois », *Europe* 399-400 (juillet-août 1962), p. 19-25, p. 23.

⁴« Maeterlinck parlait français avec un accent clairement gantois, alors que sa femme s'exprimait dans le plus beau français qu'il m'ait été donné d'entendre dans la bouche d'une femme » (Marnix Gijzen, « Omgang met Maeterlinck », *Nieuws Vlaams Tijdschrift*, 1949, repris dans id., *Scripta manent*, Amsterdam, Meulenhoff / Nijgh & Van Ditmar, 1965, p. 50-57, p. 51-52).

⁵*Ibid.*, p. 56.

Si l'on fait abstraction de son engagement anti-allemand pendant la Première Guerre mondiale (dont témoigne par exemple *Le Bourgmestre de Stilmonde*), Maeterlinck était plutôt avare de déclarations politiques fracassantes (et d'interviews en général). Contrairement à d'autres Flamands francophones de sa génération, tels Émile Verhaeren ou Georges Eekhoud, il évoque très rarement l'imbroglio linguistique de sa terre natale.

Verhaeren, lui, y est revenu à plus d'une reprise. Dans une conférence sur « Le bilinguisme » rédigée vers 1915, il souhaite que l'enseignement favorise le plurilinguisme : « il importe surtout en notre Europe moderne que le don des langues soit fait au plus grand nombre d'hommes possible. » Cela s'appliquerait tout particulièrement aux ressortissants de ce qu'il appelle les « petits peuples » :

S'il faut défendre au nom de la liberté et de la diversité, le droit qu'ont les petits peuples de parler leur idiome, il faut travailler de plus en plus à leur faire comprendre que leur plus urgent intérêt les doit pousser à apprendre et à pratiquer un mode de parler moins restreint. Que leur vie sentimentale s'exprime au besoin dans un patois, mais que leur vie intellectuelle se fortifie grâce à la connaissance et à l'usage d'une langue universelle. Le monde doit somme toute leur être plus précieux que leur province¹.

La solution proposée, on le voit, n'est rien d'autre qu'une division du travail discursif typique de la diglossie classique. À l'époque où Verhaeren écrit ces lignes, cela fait plus de trente ans que la question sociale – qui était aussi linguistique, même si tous ne s'en apercevaient pas – secoue la société belge. Après trois grèves générales en 1886, 1891 et 1893, la Chambre fléchit et introduit le suffrage universel masculin (dont l'impact fut toutefois tempéré par le vote plural, aboli seulement après la Première Guerre

¹Émile Verhaeren, « Le bilinguisme », conférence inédite rédigée vers 1915 et reproduite en annexe à David Gullentops, « Émile Verhaerens multilinguïsme en multiculturalisme voor Vlaanderen », *Nieuw Tijdschrift van de Vrije Universiteit Brussel*, 1999, p. 17-38, cit. p. 30-31. Pour donner une idée de ce que pouvait évoquer le mot « patois » à l'époque, rappelons qu'un peu plus tard, Albert Dauzat définissait comme tel « tout idiome, langue ou dialecte, socialement déchu, en tant qu'il n'est plus parlé par l'élite intellectuelle, et, subsidiairement, en tant qu'il n'a plus de littérature. La distinction n'est pas d'ordre linguistique, mais social. » (*Les patois*, Paris, Delagrave, 1927, p. 30-31) Le flamand pouvait donc être un patois au même titre que le berrichon (d'oïl) ou le gascon (d'oc).

mondiale). Cette première réforme constitutionnelle¹ allait décupler le nombre d'électeurs du Royaume, lequel passe d'un coup de 136.775 à 1.370.687, pour un total de 2.111.127 voix. Les élections du 14 octobre 1894 font entrer au parlement une trentaine de socialistes du jeune Parti Ouvrier Belge (parmi lesquels le Gantois Édouard Anseele, élu à Liège) et un nombre considérable de députés flamands, dont le poids démographique augmentera avec l'adoption du vote proportionnel, en 1899. Dans l'*Histoire politique et littéraire du mouvement flamand* qu'il publie en 1894 précisément, Paul Hamélius, futur professeur de philologie germanique à l'Université de Liège, décrit « la composition de la députation flamande » dans ces termes :

Dans l'avenir, la proportion de représentants et sénateurs wallons ne sera pas réduite, mais la composition de la députation flamande peut être modifiée. Les classes rurales et ouvrières nouvellement admises au scrutin pourront envoyer au Parlement des hommes du peuple qui ignorent le français. S'ils refusent le rôle muet de machines à voter, il faudra bien leur laisser parler leur langue, et même leur donner des réponses qu'ils comprennent².

Comme l'avait prédit (dès 1871!) l'économiste libéral Émile de Laveleye, « l'emploi du flamand s'imposera à mesure qu'on étendra le droit de suffrage³ ».

Parallèlement à cette transformation en profondeur du paysage électoral, le mouvement flamand changera de nature et d'orientation. Il était pendant longtemps resté un mouvement essentiellement culturel ou, pour employer l'expression du même Laveleye (qui anticipe par là sur la *Kritiek der Vlaamsche Beweging* d'August Vermeylen), « un dilettantisme de lettrés, défendant avec plus de dévouement que de succès une cause très juste et ne

¹Les données qui suivent sont tirées de Xavier Mabille, *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, Bruxelles, Éditions du CRISP, 2000, p. 193-195, ainsi que de Els Witte et Jan Craeybeckx, *La Belgique politique de 1830 à nos jours. Les tensions d'une démocratie bourgeoise*, Bruxelles, Labor, 1987, p. 118-123.

²Paul Hamélius, *Histoire politique et littéraire du mouvement flamand au 19^e siècle*, Bruxelles, L'Églantine, 1924 [1^{ère} éd. Bruxelles, Charles Rozez, 1894], p. 321.

³Émile de Laveleye, « Encore la question flamande », *Revue de Belgique*, Bruxelles 3, 3 (15 mars 1871), p. 169-177, repris dans *id.*, *Essais et études, première série (1861-1875)*, Gand / Paris, Julius Vuylsteke / Félix Alcan, 1894, p. 134-143, p. 143.

trouvant autour d'eux que peu d'écho et peu d'appui¹ », mais il devait inéluctablement se transformer à ses yeux en « un formidable mouvement national semblable à celui [des Magyars ou des Tchèques] qui menace l'Autriche [...] d'un démembrement presque inévitable² ».

Pendant la jeunesse des écrivains flamands de la grande génération symboliste, la langue française avait été le ciment de la Belgique. En avril 1898 est votée la loi Coremans-De Vriendt, dite loi d'Égalité, du fait qu'elle reconnaissait, pour la première fois, la parité du français et du néerlandais en faisant de la Belgique un État officiellement bilingue. Eekhoud, Verhaeren et Rodenbach ont alors 43 ou 44 ans, Buysse, Van Lerberghe et Maeterlinck approchent de la quarantaine. Van de Woestijne, par contraste, vient de fêter son vingtième anniversaire. Aux yeux de quelqu'un comme Verhaeren, toute atteinte portée à la suprématie du français ne pouvait être qu'une façon de remettre en question l'unité de la nation. Il le dira en autant de mots en 1910, dans une entrevue accordée à Gaston Picard pour *La République des Lettres*: « Le flamand est la langue de certaines provinces; le français est la langue du pays. La patrie est en cause quand le français l'est³. »

À peu près à la même époque, l'Anversois Georges Eekhoud tenait un tout autre discours dans la « Chronique de Bruxelles » qu'il livrait tous les mois au *Mercur de France*. Dans celle de septembre 1902, se lamentant sur l'exil volontaire en (Île-de-)France de tant de littérateurs belges francophones en raison du désintérêt de leurs compatriotes pour la littérature en général et celle du cru en particulier, il était allé jusqu'à « adjurer » les jeunes écrivains « flamands de race, de sentiment, et d'éducation » de changer de cap et de dorénavant « choisir la langue néerlandaise pour leur instrument, afin de s'interpréter avec plus d'ardeur, et de se rapprocher plus étroitement de leurs lecteurs naturels⁴. » Le mois suivant, il leur enjoint de prendre ce qu'il qualifie

¹*Ibid.*, p. 136.

²*Ibid.*, p. 138.

³Cité in Joris van Parys, « "Toute la Flandre est en lui" : Cyriel Buysse et la littérature flamande d'expression française », *Septentrion* 28 (1999), 1, p. 62-69, p. 63.

⁴Georges Eekhoud, « Chronique de Bruxelles », *Mercur de France* 154 (septembre 1902), p. 805-812, p. 810. Dans une lettre à Pol de Mont datée du 11 septembre 1902 et dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Royale de Belgique (cote II 7830 / 2), Eekhoud remercie son correspondant pour lui avoir fourni des renseignements sur la littérature flamande pour une histoire littéraire qu'il projetait d'écrire et lui « recommande [s]a dernière

maintenant de « parti héroïque et logique: adopter le néerlandais, leur langue maternelle, pour leur langue littéraire; écrire en flamand¹ », tout en soulignant que la chose avait été « matériellement impossible » pour les hommes de sa génération (Eekhoud est né en 1854).

La position d'Eekhoud est diamétralement opposée à celle de Verhaeren. Elle est aussi beaucoup plus radicale que celle de Maeterlinck, qui n'a jamais envisagé la dimension collective du choix de la langue d'écriture, mais s'est contenté de saluer, en des termes affectueux et bien sentis, il est vrai, la conversion de son ami Buysse aux lettres flamandes comme une réussite individuelle:

Je crois que vous avez très bien fait de revenir carrément à notre flamand maternel. Vous y avez gagné une aisance, une abondance, une saveur étonnantes².

Si Maeterlinck parle en 1899 de « *notre* flamand maternel » – et non « *votre* flamand maternel », comme lui fait dire Gaston Compère³ –, c'est qu'il aimait à deviser avec Buysse dans le dialecte de leur province natale dont, à presque quarante ans, il n'avait pas encore perdu l'usage. Le retour aux racines qui permet à Buysse de « s'interpréter avec plus d'ardeur » (comme aurait dit Eekhoud) fait suite aux vaines tentatives de ce dernier de faire carrière en français. Dans les années 1895-1896, Buysse avait réussi à placer quelques nouvelles écrites directement en français (dont une, « Les grenouilles », dans la prestigieuse *Revue blanche*, à Paris) et il avait fait aussi quelques essais au théâtre⁴.

chronique du *Mercure* et aussi celle qui paraîtra dans le fascicule d'octobre. Vous y trouverez des déclarations de nature, je crois, à réjouir votre brave cœur flamand. Dans la chronique pour octobre j'insiste sur le flamand à adopter comme langue littéraire par les écrivains [Eekhoud ajoute : « belges »] de l'avenir [ajouté : « du moins par ceux de nos provinces flamandes »] et j'explique comment et pourquoi les J[eune] B[elgique] *flamands* de 1881 à 1895 et de ce jour, se virent contraints de *s'interpréter* et de se *produire* en langue française. »

¹*Id.*, « Chronique de Bruxelles », *Mercure de France* 154 (octobre 1902), p. 243-251, p. 246.

²Lettre de Maeterlinck à Cyriel Buysse du 28 novembre 1899, citée par Antonin Van Elslander, « Maurice Maeterlinck et la littérature flamande », *AFMM*, t. VIII, 1962, p. 97.

³Gaston Compère, *Maurice Maeterlinck*, Paris, La Manufacture, 1990, p. 70.

⁴Voir Joris van Parys, *Het leven, niets dan het leven. Cyriel Buysse en zijn tijd*, Anvers / Amsterdam, Houtekiet / Atlas, 2007, p. 207-234. Le biographe s'appuie largement sur les recherches faites par Anne Marie Musschoot, qui a notamment réédité les nouvelles françaises de Buysse (*Les Mauviettes*, Bordeaux, Finitude, 2006).

Eekhoud est sensible à la double dimension, instrumentale et symbolique, des langues en contact : livrée à ses propres ressources dans des écoles où on laissait régner encore trop librement l'anarchie des dialectes, la langue néerlandaise, dit-il, « était loin de jouir de la considération et de la faveur qu'elle a reconquises aujourd'hui grâce aux efforts persévérants de nationalistes parfaitement logiques et équitables¹ ». Aussi n'hésite-t-il pas à faire « en toute conviction et en toute sincérité » la déclaration suivante :

aujourd'hui, si je savais le flamand et si j'étais en âge de débiter dans les lettres, je ne serais plus arrêté par les considérations qui me guidaient en 1881 ; je me servais avec prédilection de cette vraiment belle langue dans laquelle écrivirent les Vondel et les Bilderdyck et dans laquelle excellent aujourd'hui les Styn Streuvels et les Pol de Mont².

Le ton réconciliant de ce texte, découvert par le comparatiste Hugo Dyserinck dans les années 1960³ et souvent cité depuis, ne s'explique pourtant pas seulement par l'évolution sociopolitique de la Flandre. Il répond aussi de manière indirecte, je crois, à un autre texte qui, quant à lui, avait fait couler beaucoup plus d'encre. L'été de 1902, celui pendant lequel Eekhoud médita les « Chroniques » citées, fut singulièrement agité en Flandre. D'abord, la grande rétrospective brugeoise des Primitifs, inaugurée en juin par le baron Kervyn de Lettenhove, avait été un succès retentissant, dont se fit l'écho la presse internationale⁴. En juillet, on commémorait le 600^e anniversaire de la bataille des Éperons d'or, que le romantisme flamand avait transformé en un « lieu de mémoire » national. La célébration de cet événement devait diviser la Flandre, notamment (mais pas uniquement) à cause d'une intervention de Maurice Maeterlinck.

¹Georges Eekhoud, « Chronique de Bruxelles », *art. cit.* [octobre 1902], p. 247.

²*Ibid.*, p. 249.

³Hugo Dyserinck, « Zur Sonderstellung der französisch schreibende flämische Autoren der Generation von 1880 », *Die neueren Sprachen* 13 (1964), p. 468-480, et *id.*, « La pensée nationale chez les auteurs flamands d'expression française de la génération de 1880 », *Actes du IV^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée*, La Haye, Mouton, 1966, p. 309-316.

⁴Voir notamment Georges Lafenestre dans *La Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1902 (« Les vieux maîtres à Bruges »). Pour une vue d'ensemble, on consultera Eva Tahon, Véronique De Bo, Benoît Kervyn de Volkaersbeke et Piet Boyens, *Impact 1902 Revisited. Tentoonstelling van Oude Vlaamsche Kunst (Brugge 15 juni tot 15 september 1902)*, Bruges, Stedelijke Musea / Openbaar Kunstbezit in Vlaanderen, 2002.

Établi en France depuis 1897, Maeterlinck se sert de la tribune qu'il a au *Figaro*, l'influent quotidien dans les pages duquel Octave Mirbeau avait révélé son génie au monde entier et Jules Huret avait encensé *Pelléas et Mélisande*, pour publier, à la une de l'édition du 5 juillet 1902, un article au titre provocateur : « Commémoration inutile ». Il y tire à boulets rouges sur le « parti flamingant », composé selon ses dires « d'une poignée d'agitateurs que leur naissance obscure au fond des fermes et une éducation tardive ont rendus incapables d'apprendre le français ». Et de poursuivre sur cette lancée :

Leur ignorance naturellement envieuse s'est tournée en rancune ; et, détestant une langue qui les rend ridicules quand ils tentent de la parler ou de l'écrire, ils ont tiré – pour se congratuler entre eux – des divers patois populaires une sorte de jargon officiel et artificiel, prétentieux, baroque et mort-né, qui n'est même pas compris du peuple auquel ils se flattent de l'imposer comme langue maternelle [...]. C'est dans cet informe et vaseux jargon qu'ils prétendent retremper l'âme de la Flandre, et c'est à le remuer malproprement pour en faire sortir de la haine qu'ils s'évertuent¹.

Le passage sur le « jargon informe et vaseux » provoque une telle levée de boucliers que Maeterlinck décide d'insérer une sorte d'amende honorable dans *Le Figaro* une semaine plus tard (non plus à la une cette fois-ci, mais en page deux, immédiatement après le carnet mondain consacré aux célébrations et loisirs du gotha). Il s'y défend d'avoir fait preuve de haine envers sa Flandre natale : « nul plus que moi n'adore et ne vénère cette patrie à laquelle je suis attaché par mille et mille liens indissolubles et très chers [...] et que je considère comme l'un des coins de notre terre où l'on a le mieux cultivé la beauté, le plus aimé la liberté². » Ensuite, il reprend une distinction à ses yeux essentielle, mais que ses détracteurs n'avaient pas remarquée :

¹Maurice Maeterlinck, « Commémoration inutile », *Le Figaro* 5 juillet 1902, p. 1. Voir aussi *AFMM* 8 (1962), p. 114-116, et notamment les commentaires d'Antonin Van Elslander, p. 98-10, ainsi que Roland Beyen, « Maeterlinck », *NEVB*, p. 1988-1989 ; Joris van Parys, *Het leven, niets dan het leven, op. cit.*, p. 297-302 ; Christian Angelet, « Une jeunesse gantoise », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises* 89 (2011), 1-4, p. 9-18.

²Maurice Maeterlinck, « Un anniversaire inutile », *Le Figaro* 14 juillet 1902, p. 2. Voir aussi *AFMM* 8 (1962), p. 121.

Le flamand véritable, tel que l'écrivent les Cyriel Buysse, les Styn Streuvels, les Pol de Mont, tel que l'écrivait un excellent poète mort récemment, Guido Gezelle, est une langue de premier ordre, proche parente et cependant distincte du hollandais, aussi souple que l'allemand, mais plus sonore, plus nette, plus nerveuse. Ce que j'appelais jargon, c'est le flamand artificiel créé naguère par quelques professeurs, quelques traducteurs officiels. C'est pour distinguer ce jargon de la langue vivante et littéraire, que je saluais en passant les bons écrivains dont je viens de citer les noms¹.

Toutefois, le mal est fait. Ces distinctions et clarifications arrivent trop tard en Flandre : à la une du journal libéral *Het Laatste Nieuws*, on peut lire « Een Mea Culpa van Sieur Maeterlinck. Hij vraagt de absolutie² ! » Les néerlandophones de Belgique mettront beaucoup de temps à pardonner à leur célèbre compatriote d'avoir ainsi lavé en public son linge sale (« vaseux »). C'est d'autant plus regrettable que Maeterlinck n'était aucunement coutumier de ces sortes de provocation (on se demande quelle mouche a bien pu le piquer...) et que son point de vue, à y regarder de plus près, n'était peut-être pas si excentrique à l'époque (du moins en ce qui concerne le fond de la question, car on voit mal comment justifier la formulation plus que maladroite).

En effet, les idées exprimées par Maeterlinck sur le caractère « artificiel » du néerlandais officiel que l'on tente de faire advenir (c'est le sort de toute variété standard avant d'être « légitimée » comme langue véhiculaire) rejoignent celles des « particularistes » ouest-flamands, qui faisaient la promotion littéraire d'un vernaculaire tout ce qu'il y a de plus local et vouaient aux gémonies, comme nous avons vu le faire Gezelle, « *het fatsoenlijk Hollandsch* ». Préférer la « divers[ité des] patois populaires » à la standardisation, c'est aussi confirmer le consensus diglossique en faveur du français. Ce point de vue, dominant dans le milieu catholique dont était issu Maeterlinck (mais aussi Verhaeren, Rodenbach, etc.), était également représenté dans des milieux beaucoup plus ouverts au changement. Le chef des socialistes gantois, Édouard Anseele, était ainsi diglotte (francophone et dialectophone) mais ne maîtrisait aucunement le « flamand officiel » dont

¹Maurice Maeterlinck, « Un anniversaire inutile », *art. cit.*

²Joris van Parys, *Het leven, niets dan het leven*, *op. cit.*, p. 301.

faisaient la promotion les professeurs Fredericq et Vercoullie (eux-mêmes d'ailleurs issus de familles francophiles et parfaitement bilingues). Méfiant à l'endroit de ce flamingantisme essentiellement (petit-)bourgeois, Anseele considérait l'émancipation sociale de la classe ouvrière comme un objectif plus important que son émancipation linguistique. Selon cette doctrine, la question flamande était d'abord et avant tout une question sociale. Vu que la connaissance du français était un des leviers de l'ascension sociale, il fallait encourager les travailleurs à se l'approprier en s'instruisant¹. Ainsi s'explique le fait paradoxal qu'un leader socialiste flamand soit devenu membre de la très bourgeoise et très anti-flamingante Association flamande (gantoise, en réalité) pour la vulgarisation de la langue française, fondée en 1898, en réaction contre la loi d'Égalité.

Le rapport de tout ceci avec Maeterlinck est double. D'abord, il faut savoir que les socialistes ne se reconnaissaient pas non plus dans la version des faits propagée par les nationalistes. En 1902, ils s'étaient abstenus des célébrations flamingantes entourant le 600^e anniversaire de la bataille de Courtrai ou n'y avaient tout simplement pas été invités². Pour les socialistes, plus encore pour ceux de Gand que pour ceux d'Anvers, l'émancipation flamande était avant tout une question sociale, non linguistique³. Tel est le point de vue souvent réitéré dans leur organe de presse, *Vooruit* – « en avant », d'après le nom de la célèbre coopérative ouvrière fondée par Anseele –, par Ferdinand Hardijns (un ancien ouvrier qui avait flirté avec l'anarchisme avant de devenir le principal adjudant d'Anseele) et par Aimé Bogaerts⁴. *Vooruit* était l'un des rares journaux flamands de langue néerlandaise à réagir de manière positive à l'article du *Figaro*. Grâce à Antonin Van Elslander⁵, nous savons en quels termes la rédaction (probablement par la voix de Hardijns) fit l'éloge de Maeterlinck. Dans un premier temps, dans son édition du 8 juillet 1902, elle

¹Harry Van Velthoven, « Onenigheid in de Belgische Werkliedenpartij : de Vlaamse kwestie wordt een vrije kwestie (1894-1914) », *Belgisch Tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis / Revue belge d'histoire contemporaine* 5 (1974), 1-2, p. 123-165, p. 140-141.

²*Ibid.*, p. 132.

³On se souviendra que le successeur du POB (1885-1945), le PSB-BSP (1945-1978), fut le dernier parti politique national à se scinder en un parti francophone et un parti néerlandophone, après les catholiques (PSC-CVP) et les libéraux (PLP-PVV) en 1972.

⁴Voir Guy Vanschoenbeek, « Hardijns, Ferdinand » et « Vooruit (dagblad) », *NEVB*, p. 1407 et 3563-3566.

⁵Antonin Van Elslander, « Buysse en Maeterlinck », *AFMM* 25 (1979), p. 19-42, p. 34-35.

mentionne l'article pour souligner qu'y est défendue l'idée selon laquelle « *de veldslag van Gro[e]ningen Kouter, geen rassenstrijd maar een echte klassenstrijd was, eene episode [...] uit den eeuwigen strijd tusschen diegenen die werken en diegenen die leven van den arbeid van anderen*¹ ». C'est à ses yeux une confirmation de ce que « *de socialisten niet opgehouden hebben te zeggen over de Gulden Sporenslag*² ». Deux jours plus tard, les journalistes du *Vooruit* publient en traduction un très long extrait du texte de Maeterlinck. Ils omettent le passage – jugé « *ietwat overdreven* » (un peu excessif), même s'ils ont dû savourer l'attaque en règle de Maeterlinck contre « le plus ignorant des clergés » – où sont éreintés les flamingants, et ils ne reproduisent pas non plus la description détaillée de la bataille elle-même. À la lecture du texte original de l'extrait choisi, on comprend ce qui a rendu possible la manœuvre par laquelle Maeterlinck se trouve projeté dans le camp socialiste. En voici le début, cité d'après *Le Figaro* :

Il est, en effet, historiquement établi que l'idée de patrie fut totalement étrangère à la terrible mêlée qui ensanglanta la prairie courtraisienne. Ce fut, non pas un conflit de races, mais un conflit de classes. Ce fut, en réalité, le premier grand combat de cette guerre où les costumes et les mots d'ordre varient de siècle en siècle, mais dont le fond restera le même jusqu'en des temps que nul ne peut prévoir : la guerre de ceux qui travaillent contre ceux qui vivent du travail d'autrui, de ceux qui produisent contre ceux qui dépouillent.

« [...] *de strijd van hen die werken tegen degenen die leven op den arbeid van anderen, van de voortbrengers tegen de genietters, de uitbuiters* », traduit le *Vooruit*. Maeterlinck prendra connaissance de cet hommage inattendu grâce à

¹La « bataille de Groeningen Kouter ne fut pas une lutte entre races, mais une vraie lutte de classes, un épisode [...] de la lutte éternelle entre ceux qui travaillent et ceux qui vivent du travail d'autrui ».

²De ce que « les socialistes n'ont cessé de dire à propos de la bataille des Éperons d'or ». On notera le calque syntaxique du français « n'ont cessé de dire ». Dans son essai célèbre « *Vlaamsche en Europeesche Beweging* » (paru dans *Van Nu en Straks* en novembre 1900), August Vermeulen était du même avis : « *De Guldensporenslag is de kern zelf van ons romantisme. In 1902 wordt hij plechtig herdacht. Bij die gelegenheid zullen we de nationalistische bazuin wel niet tot zachtere stemming kunnen verleiden. [...] Maar dat ze daarna in-Gods-name zwijgen ! Want wat hebben wij toch altijd met dat *verleden* te maken ? [...] Wij strijden voor heel wat anders dan de wevers en volders van 1302. En het is hier de plaats om er nog eens aan te herinneren, dat Brugse Metten en Guldensporenslag episoden zijn, niet uit een rassen-, maar wel uit een klassenstrijd* » (*Verzameld werk* [vol. 2], Bruxelles, Manteau, 1951, p. 157-170, p. 161).

Buysse, qui lui envoie la coupure de presse le 18 juillet et ajoute ce commentaire :

Ils ont mugé, mon cher, et ils mugissent encore. Si cela peut t'intéresser j'ai tout un paquet pour toi, mais à quoi bon te troubler dans ton heureuse quiétude. [...] tu peux passer avec dédain en haussant les épaules. Ce n'est vraiment pas la peine de te salir les mains à remuer la fange qu'une demi-douzaine d'écrivailleurs inavouables ont étalée devant toi¹.

L'écrivain

N'oublions pas toutefois que Maeterlinck, en plus d'avoir l'attitude et les préjugés d'un citoyen, avait les représentations et les préoccupations d'un écrivain, qui ne sont pas celles d'un homme politique. Dans le second article du *Figaro*, n'avait-il pas réservé le qualificatif de « flamand véritable » à la langue qu'*écrivaient* à son époque Buysse, Streuvels, de Mont, Gezelle, soit des hommes de lettres ? Cette « langue de premier ordre » est selon lui une « proche parente et cependant distincte du hollandais, aussi souple que l'allemand, mais plus sonore, plus nette, plus nerveuse ».

Le rapport de Maeterlinck aux langues est en effet très poétique, voire très plastique. Pour lui, écrire est un « verbe intransitif » (pour employer une expression chère à Roland Barthes). Son attitude correspond assez à celle du poète moderne décrit par Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*. Dans ses poèmes et pièces symbolistes, Maeterlinck est bien l'héritier de Baudelaire et surtout de Mallarmé, en ce qu'il s'est également « retiré d'un seul coup du langage-instrument » mais « a choisi une fois pour toutes l'attitude poétique qui considère les mots comme des choses et non comme des signes [...]

¹En annexe à Antonin Van Elslander, *art. cit.*, p. 37. Quelques années plus tôt, en 1897, Buysse s'était attiré le même type d'ennuis après avoir publié des articles désobligeants pour la langue flamande. On trouvera plus de détails dans la biographie de Joris van Parys, *op. cit.*, p. 245-250.

qu'on puisse [...] traverser comme une vitre [...] pour tourner son regard vers sa réalité et le considérer comme objet¹ ».

Chez Ruusbroec, qu'il traduit à la fin des années 1880, Maeterlinck apprécie justement le langage transparent, « motivé » (pour parler comme Saussure) et pour cela même positivement « Primitif », au sens précis où l'étaient les Vieux Maîtres exposés à Bruges en 1902. « Le flamand », dit Maeterlinck, possède « la toute-puissance intrinsèque des langues à peu près immémoriales » ; « peut-être que plusieurs de ses mots ont encore en eux les images des époques glaciaires », images intactes et visibles à l'œil nu. De l'avis de Maeterlinck, le mystique brabançon avait accès à « un des modes du verbe presque originel, où les mots sont réellement des lampes derrière les idées », sont des choses, autrement dit, non des signes, « tandis que chez nous [qui pensons en français,] les idées doivent éclairer les mots² ». Il y insiste encore à la fin de l'essai (largement reproduit en introduction à sa traduction de *L'Ornement des noces spirituelles de Ruysbroeck l'Admirable*, qui sortira en 1891), quand il dit être conscient que sur mainte page de Ruusbroec plane « l'ombre portée d'objets que nous ne nous rappelons pas avoir vus [...] et que nous ne reconnâtrons que lorsque nous verrons les objets eux-mêmes, de l'autre côté de la vie », ou que « maintes de ses phrases flottent à peu près comme de transparents glaçons sur l'incolore mer du silence³ ».

Dans un autre texte écrit à la même époque, c'est la langue maternelle qui a le beau rôle ; c'est par son miroir sans tain que l'on accède à la vérité. Qu'on en juge :

On est obligé même lorsqu'on sait depuis longtemps la langue étrangère obligé de traduire en celle qui est plus [sic] maternelle, car les autres sont toujours comme des verres de couleurs sur un tableau, et la maternelle seule un cristal à travers lequel on voit la beauté purement⁴.

¹Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1985 [1948], coll. Folio-Essais, p. 19.

²Maurice Maeterlinck, « Ruysbroeck l'Admirable », *Revue Générale* 50, 4 (octobre 1889), p. 453-482, p. 470.

³*Id.*, « Ruysbroeck l'Admirable », *Revue Générale* 50, 5 (novembre 1889), p. 633-668, p. 665.

⁴*Id.*, *Le « Cahier bleu », op. cit.*, p. 104.

Ailleurs dans ce même *Cahier bleu*, on trouve une rêverie rimbaldienne sur la « couleur des langues » qui constituent son répertoire linguistique. Le français y est blanc, l'anglais « vert-bleu », le latin « or moiré », l'allemand « limoneux et noir » et « le Flamand-Hollandais : brunâtre¹ ».

Comme lecteur, Maeterlinck ajoute habilement ces autres langues (l'anglais, le latin, l'allemand) à sa palette, de peur que le flamand et le français ne se regardent en chiens de faïence, comme ils le font dans les villes de sa Flandre natale. Il ajoute ces autres couleurs à un tableau qui sans cela serait bicolore (blanc-brunâtre !) : c'est une façon de dépasser la situation sociolinguistique de diglossie qui prévaut en Belgique, mais aussi de transformer en un atout ce qui aurait pu être un handicap dans le champ littéraire français, à savoir le substrat flamand (très perceptible dans l'accent du Gantois, comme nous l'avons vu, et même dans le texte de ses premières pièces²). Ayant pu constater, lors de son séjour parisien de 1886, la distance culturelle qui le séparait des Français malgré la communauté de langue, Maeterlinck jouera publiquement de cette différence : il signera « Mooris » sa nouvelle dans *La Pléiade* de Rodolphe Darzens et ne fera guère de concessions à la prononciation parisienne de son nom de famille³.

En privé, dans *Le Cahier bleu*, le jeune Maeterlinck remarque « l'énorme infériorité de ceux de la nouvelle génération latine qui ne sont pas polyglottes ». Les Français, dit-il, ont une connaissance « de seconde et de troisième main » des littératures allemande et anglaise, d'où il résulte « même chez les meilleurs, quelque étroitesse et une mauvaise imitation⁴ ». Aussi l'image qu'il projette de lui-même contraste-t-elle avec une tradition française qu'il dit déformée par la Renaissance et le classicisme. Opposition certes classique

¹*Ibid.*, p. 147.

²Voir Christian Berg, « "Comme si réellement nous venions d'une source d'épouvante" : Maeterlinck et l'idéalisme symboliste », *@analyses. Revue de critique et de théorie littéraire* 7, 3 (automne 2012), p. 12-34, p. 26-27 [<https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revue-analyses/article/viewFile/785/685>].

³Selon le témoignage de sa veuve (rapporté par Wilfred D. Halls, *Maurice Maeterlinck. A Study of his Life and Thought*, Oxford, Clarendon Press, 1960, p. 3), Maeterlinck insistait pour qu'on prononce son nom à la flamande, avec un [a:] long et sans voyelle nasale, plutôt que de le faire rimer avec *carlingue*.

⁴*Id.*, *Le « Cahier bleu »*, *op. cit.*, p. 152-153.

depuis Madame de Staël, mais qui repose en l'occurrence sur des connaissances linguistiques que Maeterlinck n'hésite pas à mettre en exergue, et ce jusqu'à la fin de sa vie. Dans *Bulles bleues*¹, il (se) rappelle encore son apprentissage précoce de l'anglais et de l'allemand. Tout superficiel qu'il ait dû être, les gouvernantes anglophones et germanophones se succédant trop vite à cause de la libido de son père Polydore, cet enseignement n'en laissera pas moins des traces dans la conscience et l'attitude linguistiques du jeune Maurice d'abord, du Maeterlinck mûr ensuite. Non seulement son œuvre, des premières pièces aux derniers essais, sera-t-elle constamment nourrie de lectures faites en anglais, mais elle s'abreuvera aussi à l'occasion au néerlandais d'hier (notamment Ruusbroec ou la légende de Beatrijs) et d'ailleurs (Multatuli, Hildebrand, voire Marais). Chez Maeterlinck, le français ne sera jamais coupé des autres langues auxquelles il avait accès, même s'il occupe par la force des choses une place centrale dans sa constellation langagière : seule sa langue « plus maternelle » (selon la formule étonnante du *Cahier bleu*) pouvait en effet prétendre être un « cristal à travers lequel on voit la beauté purement ».

¹*Op. cit.*